

Allant, comme il l'écrit lui-même, de l'histoire de la nature à celle de l'homme, Louis Chauris apporte des éclairages nouveaux utiles à l'histoire de l'art mais aussi à l'histoire économique. A titre d'exemple, on aimerait ainsi savoir d'où provient, tout près de Trégana, le calcaire utilisé dans quatre piliers de l'abbaye de Saint-Mathieu ou encore l'origine des pierres draguées dans les rivières de Morlaix et de Lannion, qui provenaient du lest des anciens voiliers. En un temps où l'histoire se veut, avec raison, pluridisciplinaire, il y a là, si l'on ose dire, un filon intéressant...

André CHÉDEVILLE

Irlande et Bretagne. Vingt siècles d'histoire. Actes du colloque de Rennes (29-31 mars 1993) recueillis par Catherine LAURENT et Helen DAVIS. Terre de Brume Éditions, 1994, 288 p.

L'Irlandais est une langue celtique. Le breton également. Les Irlandais sont donc nos frères de race. Ou du moins sont-ils nos cousins car, parmi les langues celtiques, l'irlandais appartient à la branche gaélique ; le breton étant de l'autre branche, brittonique, avec le gallois et feu le cornique, considérons plutôt comme nos frères les Cornouaillais de Grande-Bretagne et les Gallois. Quoi qu'il en soit, il y a une parenté entre les Irlandais et nous autres Bretons. Du reste, les deux pays sont maritimes, avec des côtes sauvages. La religion catholique y est également prédominante. Par ailleurs, la Bretagne ni l'Irlande ne constituent, de nos jours, des pays immensément riches, aucun ne pouvant réellement s'estimer comme étant le fer de lance économique de l'Europe. Comme on le voit, les points communs sont multiples et le doute n'est pas permis : la parenté entre Bretagne et Irlande apparaît à l'évidence.

Voire ! D'aucuns ont jugé intéressant d'approfondir la question et ont organisé un colloque — *Irlande et Bretagne. Vingt siècles d'histoire* — qui s'est tenu à Rennes sous la présidence de Jean Meyer, du 29 au 31 mars 1993. Notre présidente Catherine Laurent et Helen Davis, de l'University College de Cork, ont recueilli les actes du colloque et nous en offrent la publication en un volume de 288 pages bien denses. Avant de tenter de présenter quelque peu l'ouvrage, qu'il nous soit permis de rappeler l'excellente organisation administrative et scientifique de ce colloque, tâche à laquelle se dévouèrent différentes personnalités irlandaises et bretonnes. Nous n'oublierons évidemment pas l'intérêt des communications et nous souviendrons qu'à la faveur de ce colloque une exposition avait été présentée aux

Archives municipales de Rennes. Bref, ces trois journées avaient fortement compté dans le domaine scientifique et, pour nous Bretons, était émouvante la présence à nos côtés de ces Irlandaises et de ces Irlandais, nos sœurs ou nos cousins, nos amis certainement et dans le même temps nos collègues ; à ces cérémonies pan-celtiques participaient également des sommités venues qui de Belgique, qui de Grande-Bretagne, qui encore de Paris.

Une bonne part des communications présentées à Rennes est donc aujourd'hui éditée. Qu'y trouve-t-on ? Un rappel, tout d'abord, d'un légendaire commun à nos peuples. Ainsi les figures mythiques de Fionntan, pour l'Irlande et du Tadhg Kozh, pour la Bretagne, se ressemblent-elles, et l'on peut aussi en rapprocher le Taliesin gallois. Mais ces figures protéennes et omniscientes sont-elles purement celtiques ou n'y aurait-il pas, autour d'elles, un fond indo-européen plus large, comprenant du reste Protée lui-même ? (Claude Sterckx). La fête du saint patron donne lieu aussi à des comparaisons entre Bretagne et Irlande (Diarmuid Ó Giolláin), de même que l'observation de la tradition des aboyeuses de Josselin : le rôle du chien dans les rites fondateurs apparaît aussi bien en Ulster qu'en Bretagne (Maryvonne Abraham). Asseoir, toutefois, des conclusions d'une solidité à toute épreuve sur des mythologies remontant parfois à la nuit des temps n'est pas chose facile : les éléments d'une parenté, ou d'une histoire commune entre nos deux pays sont ici bien ténus.

Le Moyen Age, en particulier le haut Moyen Age, peut-il nous offrir davantage de prise ? On sait qu'il est souvent hasardeux d'étayer sur cette époque, pour laquelle les sources ne sont point pléthore, des fondations inébranlables. L'archéologie nous ouvre une piste avec ces trouvailles de jeux de damiers chargés d'une symbolique indo-européenne et notamment celtique autour du chiffre 5 (4 coins et un centre). Or, ces damiers se retrouvent à peu près partout en terre celte, en particulier Bretagne et Irlande (Nathalie Stalmans). Les clochettes liturgiques nous apportent d'autres éléments d'appréciation, quand bien même l'Europe continentale, autant que les pays celtiques, semblerait en avoir fait usage (Cormac Bourke). Les constructions en pierre sèche, dites de très haute Antiquité — Gouesnach, Lanriouaré, l'île Maudez, Basse-Indre etc. — sont-elles des répliques de monuments irlandais ? Tout d'abord, ce type d'édifice n'a rien de purement celtique. Ensuite, la *très haute Antiquité*, qui eût permis d'y voir l'oracle de tel saint irlandais, n'est en rien démontrée. Enfin, lorsque des éléments existent qui permettent de situer l'architecture religieuse de la Bretagne, cette architecture semble influencée par le monde carolingien, bien plus que par l'Irlande. La parenté architecturale entre Bretagne et Irlande durant le haut Moyen Age est donc du domaine du

mythe plus que d'une réalité que rien ne permet d'affirmer (Philippe Guigon ; ill.).

Les vies de saints apportent également leur contribution à notre connaissance des relations entre Irlande et Bretagne. Les saints irlandais sont grands voyageurs et le thème de la *peregrinatio* est prisé dans la littérature hagiographique irlandaise : voyages de saint Columba, de saint Colomban... Le voyage donne lieu à des événements extraordinaires et d'une haute puissance symbolique : la baleine, le géant, les tourbillons etc. Ce thème, apparaissant dans la *Navigatio* de saint Brendan, parvient en Bretagne et forme la base de la vie de saint Malo (Séamus Mac Mathúna). Ces voyages sur mer ne doivent pas nous étonner : les routes maritimes de l'Ouest de l'Europe étaient connues dès la préhistoire et furent empruntées à toute époque (John de Courcy Ireland). Le voyage pouvait par ailleurs revêtir un aspect ascétique : le voyage comme pénitence, l'exil vers des terres inconnues et désertes ; il pouvait aussi s'envisager comme châtement judiciaire, dans les anciennes lois bretonnes et irlandaises (John Holstein). De ces liens entre l'Irlande et la Bretagne, à l'époque des voyages des saints irlandais, témoigne encore la toponymie : Saint-Coulomb, près de Saint-Malo, évoquerait le débarquement de saint Colomban. Différentes sources hagiographiques, provenant notamment de Landévennec ou de son environnement, montrent par ailleurs l'attrait, ascétique puis culturel, que l'Irlande peut avoir exercé sur les saints de Bretagne. Les vies de saints, malgré leurs limites bien connues des historiens, nous montrent ainsi, non sans le charme poétique des aventures marines, des pays celtiques en relations passablement étroites ; la Bretagne et l'Irlande n'y sont du reste pas seules et il serait plus juste de parler de relations triangulaires entre Irlande, Armorique et Bretagne insulaire (Bernard Merdrignac). Une énigme, enfin, celle de l'origine du nom de Gildas, paraît pouvoir s'inscrire dans le cadre de ces relations entre pays celtiques (Pádraig Ó Riain).

Restons-en au Moyen Age — qui du reste fournit le cadre chronologique de près de la moitié des communications —, mais cette fois avec les manuscrits. Parmi les recueils de textes spirituels ou liturgiques de facture ou d'origine irlandaise est la *Collectio canonum hibernensis*, connue par des manuscrits des VIII^e-XI^e siècles. Certaines recensions sont d'origine irlandaise évidente (recensions A). D'autres (B et C) s'inscrivent dans le contexte d'une circulation des manuscrits hors d'Irlande et, parmi elles, la moitié environ vient de Bretagne, les textes comportant des gloses en vieux breton. D'autres textes irlandais sont du reste attestés en Bretagne au IX^e siècle, mais on ne sait s'ils viennent d'Irlande directement ou par des chemins détournés (David N. Dumville). Un manuscrit, aujourd'hui conservé à Cambridge, et

sans doute entré en Angleterre vers l'an mil, vient manifestement du scriptorium de Tours et remonte au IX^e siècle. Il comprend des extraits de la *Collectio*... précédemment citée et différents textes évoquant les spiritualités irlandaise et bretonne. Il a été glosé en irlandais et, pour ce qui est de deux gloses, en vieux breton. Ce manuscrit ne pourrait-il nous éclairer sur les échanges spirituels ayant cours durant le haut Moyen Age ? Les textes, venant d'Irlande, arrivent en Bretagne par la Cornouaille britannique. On les y reçoit avec enthousiasme — n'oublions pas que Landévennec suit, jusqu'en 818, une règle irlandaise, *regula scottica* — puis ils sont acheminés vers Tours, la métropole, où ils sont recopiés. L'errance de semblables manuscrits — celui-ci s'étant donc retrouvé en Angleterre par la suite — nous éclaire ainsi non seulement sur les échanges spirituels mais aussi sur ces traversées sans doute assez fréquentes des mers celtiques (Helen Simpson).

De façon plus générale, la présence de gloses dans les manuscrits du haut Moyen Age témoigne de leur large circulation entre les différents scriptoria. Des manuscrits latins de la *Collectio*..., des Virgile, des Bède etc. ont ainsi reçu des gloses en vieux breton, en gallois, en irlandais, en anglais, les différentes langues pouvant coexister dans un même volume. Ces gloses, destinées le plus souvent à traduire, à expliquer, illustrent bien ces échanges de textes et l'engouement qu'ils suscitaient. S'agissant plus précisément des liens entre Bretagne et Irlande, «Les Bretons ont été à l'école des Irlandais... parfois on les a confondus avec eux, sous l'étiquette de *Scoti*» (Pierre-Yves Lambert). La comparaison, enfin, du célèbre manuscrit irlandais de Kells et de deux évangélistes bretons que l'on peut faire remonter à la fin du IX^e ou au début du X^e siècle apporte ses enseignements. Les traits communs, notamment dans la décoration, de ces différents manuscrits, manifestent-ils quelque influence directement marquée ? Ou faut-il voir plutôt des adaptations parallèles, tantôt convergentes et tantôt divergentes, d'un commun héritage paléo-chrétien ? (Jennifer O' Reilly ; ill.).

La moisson ayant été, ce qu'elle est souvent pour le haut Moyen Age, réelle mais limitée cependant, attardons-nous désormais sur les Temps modernes, au sens le plus large (XV^e - début XIX^e siècle), en général plus riches en documents. Les échanges par voie d'eau ayant été les moins périlleux, autrefois, à entreprendre, l'émigration irlandaise vers l'Europe continentale, et notamment la Bretagne, ne saurait nous étonner. Il y eut certainement des arrivées sporadiques dès le XVI^e siècle mais les vagues les plus importantes viennent après. Ce sont d'abord, vers le milieu du XVII^e siècle, de pauvres hères et des soldats guère mieux lotis, tous cousins en quelque sorte de nos *Croquants* et *Va-Nus-pieds*, et qui, dans nos villes, inspirent la

défiance et sont l'objet de mesures de police. Quelques-uns, toutefois, arrivent à s'intégrer tel ce chanoine de Quimper et son domestique qui pourrait avoir été le premier brasseur de bière irlandaise en Bretagne ; les représentants du clergé ouvrent quant à eux des séminaires pour leurs compatriotes. La Révolution d'Angleterre, qui entraîne la chute des Stuart, amène une vague d'émigration massive vers la Bretagne ; des communautés d'Irlandais se forment dans nos villes comme à Morlaix ou à Nantes. Les Irlandais se spécialisent bientôt comme armateurs, gens de mer ou brasseurs. Certains vont faire fortune comme les Valsh et ils vont s'intégrer complètement à la société locale. De ces migrations à peu près constantes depuis le début du xvii^e siècle et jusque vers 1760 émergent les figures haut en couleur : à côté de Walsh, comment ne point citer ces prêtres irlandais à la vie mouvementée, personnages typés de la littérature française des xvii^e et xviii^e siècles, tels Mac Carthy à Hédé ou Murphy à Plœmeur ? (Éamon Ó Ciosáin).

Les relations commerciales entre l'Irlande et la Bretagne méritent que l'on s'y arrête. Encore faut-il, pour les mieux apprécier, les replacer dans le contexte plus large des relations entre Irlande et Angleterre, Bretagne et France et enfin Angleterre et France. Aux xv^e et xvi^e siècles prévaut la complémentarité économique. Les Bretons, plus rouliers que marchands, apportent leur flotte, dominante en Europe de l'Ouest, font la traversée et échangent des produits, animaux venus d'Irlande contre les toiles de Bretagne mais aussi le sel et les vins nantais. Le xvii^e siècle voit émerger un véritable commerce irlando-breton, où s'illustrent Nantes et Saint-Malo, et fondé sur l'échange principal des produits de l'époque précédente. Les relations entre l'Angleterre des Stuarts et la France sont relativement calmes et, de fait, propices aux échanges. Les deux économies connaissent une croissance importante et les émigrés irlandais en Bretagne facilitent la constitution des réseaux commerciaux. Des causes essentiellement politiques vont porter un coup d'arrêt à ces échanges. La situation de guerre qui prévaut, à la fin du xvii^e siècle, entre l'Angleterre et la France, favorise les politiques mercantilistes et le protectionnisme douanier. Dans le même temps, l'Irlande se trouve sous la domination absolue des monarques anglais et la Bretagne de plus en plus intégrée au royaume : les deux pays voient leur destinée leur échapper. L'industrie toilière bretonne s'effondre, privée du débouché anglo-irlandais par la guerre douanière et, pour remplacer son apport, l'Angleterre stimule la fabrication des toiles en Écosse et en Irlande : les toiles irlandaises vont ainsi permettre l'apogée du marché et de l'économie de l'Irlande au xviii^e siècle. Bretagne et Irlande sont ainsi devenues concurrentes par le jeu de la politique. Certains négociants

irlandais ne s'y trompent pas, qui rompent avec leur passé et optent pour une francisation définitive : ainsi naissent des Houitte et des Géraldin, naguère White et Fitzgerald (André Lespagnol).

Comme on vient de le voir, vouloir traiter des relations entre la Bretagne et l'Irlande en oubliant de les inscrire dans un cadre plus vaste serait vain. Ainsi la politique de Louis XIV face à l'Irlande est-elle avant tout la politique du royaume, échafaudée en fonction de l'Angleterre. Ce qu'il peut en advenir pour la Bretagne et pour l'Irlande n'est qu'épiphénomène (Jean Meyer). De même, les Irlandais parlant la langue gaélique ne sont point gens repliés sur eux-mêmes au plus reculé de leur île. Au contraire, ils ont une vision certaine de ce qui se passe loin de chez eux et, plus que de la seule Bretagne, c'est de la France entière et même de l'Europe que leur parviennent les nouvelles (Neil Buttimer, dont la communication nous donne le plaisir de contempler, à défaut, hélas, de pouvoir les comprendre, des lignes en irlandais).

Plus près de nous, enfin, les arts et les lettres sont le sujet de plusieurs communications. Vers la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, la Bretagne attire, parmi d'autres provinces françaises, des colonies de peintres de diverses nationalités, parmi lesquels des Irlandais. C'est le temps de ces villages d'artistes de Concarneau, Quimperlé, Pont-Aven. C'est l'époque des peintres irlandais O' Kelly, Leech ou O' Conor, ce dernier sans doute le plus célèbre, resté longtemps à Pont-Aven où il s'associe à Gauguin et à son école. Les peintres irlandais sont attirés par la Bretagne dont ils apprécient le pittoresque, les traditions, la forte identité ; la religion constitue pour eux un autre lien solide. La Bretagne va d'ailleurs permettre à certains d'entre eux une redécouverte de leur propre pays (Julian Campbell ; ill.). La période de 1900 à 1940 est, en Bretagne, celle d'un renouveau artistique, en particulier dans le domaine des arts appliqués. Les artistes recourent au fonds celtique pour y puiser l'inspiration. L'Irlande en particulier suscite l'intérêt, du fait de sa révolution et de son renouveau culturel. Des congrès pan-celtiques sont organisés, comme à Dublin en 1925 : la revue *Keltia* est alors créée, avec couverture de René-Yves Creston. Xavier de Langlais traduit quant à lui les romans arthuriens et se lance dans des recherches graphiques sur l'Irlande, sur le Graal. Les motifs de l'art celtique guident les recherches de James Bouillé, de Quillivic, des créateurs des bijoux Kelt. Le fonds celtique, notamment transmis par l'Irlande, ne doit cependant que constituer une source ; l'alliance avec une totale modernité s'impose à chaque artiste (Denise Delouche ; ill.).

À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, un certain parallèle peut être fait entre les œuvres de John Millington Synge, l'Irlandais et

celles du Breton Anatole Le Braz. Synge, tenant du *Cultural Nationalism* qui fait la part plus belle aux gens de lettres qu'aux politiques, a suivi à Paris les enseignements d'Arbois de Jubainville. Son intérêt pour les langues et cultures celtiques le fait alors rencontrer Le Braz, qui est à la Sorbonne, et qui donne une conférence sur la culture populaire bretonne. Synge voyage ensuite en Bretagne et y côtoie les milieux celtisants. De son côté, Le Braz se rend en Irlande et y fréquente le fameux Théâtre de l'Abbaye, haut lieu du renouveau culturel irlandais. Les deux auteurs, tous deux conciliateurs entre les cultures gaélique et anglaise, bretonne et française, puisent leur inspiration dans la culture populaire. Le Braz rencontre Fanch Luzel ; il recueille les témoignages qui vont aboutir à sa *Légende de la mort*. Synge part aux îles d'Aran en quête de sources. Par-delà leur commune inspiration, d'autres parallèles apparaissent. La mort retient aussi l'attention de Synge, qui est fasciné par l'attitude des gens des îles d'Aran en la matière et son œuvre mentionne les intersignes chers à Le Braz ; la force du lien familial apparaît par ailleurs chez l'Irlandais autant que chez le Breton. On ne peut cependant dire qu'il y ait eu une influence réelle de l'un sur l'autre, mais plutôt des quêtes parallèles (Michel Bariou). Qu'en est-il, enfin, de la vision de l'Irlande dans la littérature bretonne d'expression française, de nos jours ? L'Irlande, dans l'imaginaire breton, revêt diverses formes où apparaissent les thèmes du rêve, de l'idéal, du voyage vers l'inconnu — comme si la *peregrinatio* des saints irlandais se reproduisait en sens inverse. L'Irlande, c'est un état d'esprit... La parenté celtique est exaltée et l'on chante le premier pays celte libéré ; c'est du reste en Irlande que vont s'expatrier certains autonomistes bretons. Trois visions différentes de l'Irlande sont analysées. Chez Michel Mohrt, le voyage vers l'île est initiatique pour le Breton qui l'entreprend ; pour l'Irlandais, toutefois, la parenté celte n'est point évidence, le Breton est un Français et le héros s'en trouve bien désappointé, l'Irlande n'étant finalement pas le pays rêvé. Pour Xavier Grall, le rêve celtique s'oppose au rationalisme latin ; ce dernier a supplanté le rêve, sauf peut-être en Irlande, ce paradis celtique. Yannick Guin, enfin, nous rappelle que l'Irlande est grise, triste et ne constitue en rien un idéal ; peut-être symbolise-t-elle en revanche la condition humaine (Anne Gallagher).

C'est au total un fort bel ouvrage que nous livrent ainsi les auteurs des communications, dont les textes sont pour partie en anglais, et grâce en soit aussi rendue à celles-là même qui ont bien voulu pour nous les recueillir. Les notes et références bibliographiques sont très nombreuses — plus de 1 000 dont 102 pour Éamon Ó Ciosáin et 174 pour Philippe Guigon —. Un cahier d'illustrations aère le texte, illustrant les communications consacrées aux arts. On y

trouvera des photographies de constructions de pierre sèche d'Irlande, de Bretagne et... du Vaucluse (communication de Philippe Guigon) puis des reproductions de manuscrits médiévaux, notamment le livre de Kells (communication de Jennifer O' Reilly). Viennent ensuite, en couleur, des tableaux irlandais (communication de Julian Campbell) parmi lesquels nous signalerons tout particulièrement, pour les avoir personnellement appréciés, ceux de Leech — planche 10 — et surtout O' Conor — planche 8 —. Le cahier comprend également des gravures, sculptures ou faïences (communication de Denise Delouche) pour partie en couleur, dont un superbe Quillivic, merveilleusement onirique — numéro 4 —.

Que peut-on retenir d'un tel ouvrage ? Qu'il y a assurément, au plus loin que l'on remonte, des traits que l'on peut trouver ressemblants entre Irlande et Bretagne. Mais ne participeraient-ils pas d'un héritage commun beaucoup plus vaste ? Du haut Moyen Age se sont nourris nos fantasmes collectifs ou individuels — nous ne nous cachons pas y avoir été sensible en ce qui nous concerne. Or, il faut bien le constater, la Bretagne et l'Irlande n'ont point uni leurs destinées durant ces temps reculés : les limites que la science apporte à l'imaginaire sont à l'historien difficiles à franchir... Mais une certaine réalité demeure quand même, liée à la traversée des mers et l'image peut nous rester de ces moines, de ces saints portés par la vague et en quête d'infinis ; et celle aussi de ces échanges culturels par le truchement de manuscrits voyageant d'un scriptorium à l'autre. Nos sources permettent à l'évidence des conclusions plus sûres à l'approche des Temps modernes. Les liens entre Irlande et Bretagne sont alors manifestes, tant pour le démographe que l'historien politique ou l'économiste ; ce n'est pas pour autant constamment une histoire d'amour... Parler enfin de parenté celte n'apparaît guère possible avant le XIX^e siècle mais littérateurs et artistes vont savoir s'y employer. A la faveur de ce colloque et, partant, de ses actes, des mythes sont tombés, c'est certain ; pour notre part, nous en avons été, dans un premier temps, peiné. La rigueur de l'histoire doit cependant l'emporter sur les élans du cœur et les penchants de l'âme et il n'en est pas moins permis de garder le légendaire en mémoire car il a, en tant que tel, sa signification. Ne peut-on se dire aussi que d'autres éléments ont été quant à eux mis en pleine lumière, des hypothèses amplement confirmées et qu'ainsi déblayée du mythe, la vérité historique sur nos relations avec l'Irlande en sort renforcée ? Ce n'est pareillement que débarrassé de ses inutiles scories que, pointé vers les cieux, l'acier de l'épée arthurienne de Xavier de Langlais flamboie dans sa brillance.

Michel MARÉCHAL